

LES CHRONIQUES DE DANI MEGA O'MALLEY - 4
LA SÉRIE AUX 100 000 LECTEURS

KAREN MARIE MONING



Fiebre
Enchantée



Fièvre
Enchantée

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Chroniques de MacKayla Lane

- 1 – Fièvre noire
- 2 – Fièvre rouge
- 3 – Fièvre Faë
- 4 – Fièvre fatale
- 5 – Fièvre d'ombres

Roman graphique
Fièvre de lune

Chroniques de Dani « Mega » O'Malley

- 1 – Iced
- 2 – Burned
- 3 – Fièvre-Née

Les Highlanders

- 1 – La malédiction de l'Elfe Noir
N° 9738
- 2 – La rédemption du Berserker
N° 9826
- 3 – La tentation de l'immortel
N° 9889
- 4 – Une passion hors du temps
N° 6505
- 5 – Le pacte de McKeltar
N° 7686
- 6 – La punition d'Adam Black
N° 7809
- 7 – La vengeance de McKeltar
N° 8278
- 8 – Aux portes du Songe
N° 10516

KAREN MARIE MONING

Fièvre Enchantée

LES CHRONIQUES DE DANI MEGA O'MALLEY – 4

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers*



Titre original :
A Fever Novel
Feversong

Published in the United States by Delacorte Press,
an imprint of The Random House,
a division of Penguin Random House LLC, New York

© Karen Marie Moning, 2017

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2019

*Celui-ci est pour vous, lecteurs intrépides,
vous qui avez pris un exemplaire de Fièvre noire
et m'avez suivie dans la Zone Fantôme,
vous qui avez gardé la foi et êtes restés dans la lumière,
vous qui êtes des compagnons exceptionnels
jusqu'à la toute dernière heure.*

*Je lève mon verre avec un slainte
et un go raibh maith agat¹ du fond du cœur.
Sans vous, la série des Fièvre n'existerait pas.*

1. « Santé ! » et « merci » en gaélique. (N.d.T.)

Les titres de chapitres sont issus des chansons suivantes :

- Chapitre 1 : *The End*, The Doors
- Chapitre 2 : *Wild Ones*, Flo Rida
- Chapitre 3 : *My House*, Flo Rida
- Chapitre 4 : *What a Wonderful World*, Louis Armstrong
- Chapitre 5 : *The Crystal Ship*, The Doors
- Chapitre 6 : *Fire in the Hole*, Steely Dan
- Chapitre 7 : *Welcome to the Slaughterhouse*, Lily Holbrook
- Chapitre 8 : *Dogs of War*, Laibach
- Chapitre 9 : *Good Girls*, Elle King
- Chapitre 10 : *The Dogs of War*, Pink Floyd
- Chapitre 11 : *(One flew) Over the Street*, The Morningside
- Chapitre 12 : *Brothers in Arms*, Dire Straits
- Chapitre 13 : *Broad-Shouldered Beasts*, Mumford & sons
- Chapitre 14 : *Do you Want to Play a Game*, Oxygen
- Chapitre 15 : *Crossroads*, Eric Clapton
- Chapitre 16 : *Me and Bobby McGee*, Janis Joplin
- Chapitre 17 : *Your Possible Pasts*, Pink Floyd
- Chapitre 18 : *Wild Awake in America*, U2
- Chapitre 19 : *Sympathy for the Devil*, The Rolling Stones
- Chapitre 20 : *I Was Hungry and it Was Your World*, Doll
Food
- Chapitre 21 : *The Devils's Rejects*, Rob Zombie
- Chapitre 22 : *Dancing Barefoot*, Patti Smith
- Chapitre 23 : *Bad Moon Rising*, Creedence Clearwater
Revival

Chapitre 24 : *Song of Sorrow*, Elle King
Chapitre 25 : *The End*, The Doors
Chapitre 26 : *The Ghost Song*, The Doors
Chapitre 27 : *Symphonie n° 10* (inachevée), Mahler, par
Deryck Cooke
Chapitre 28 : *Releasing the Demons*, Godsmack
Chapitre 29 : *Let It Go*, Karliene
Chapitre 31 : *Love Runs Out*, OneRepublic
Chapitre 32 : *Time in a Bottle*, Jim Croce
Chapitre 33 : *Saints and Sinners*, Flogging Molly
Chapitre 34 : *Just Breathe*, Pearl Jam
Chapitre 35 : *Turn ! Turn ! Turn !*, The Byrds
Chapitre 36 : *The Celebration of the Lizard*, The Doors
Chapitre 37 : *The Unknown Soldier*, The Doors
Chapitre 38 : *Do You Hear What I Hear ?*, Carrie Underwood
Chapitre 39 : *Riders on the Storm*, The Doors
Chapitre 40 : *The End*, The Doors
Chapitre 42 : *Because the Night*, Patti Smith
Chapitre 44 : *Landslide*, Fleetwood Mac
Chapitre 45 : *Not to Touch the Earth*, The Doors
Chapitre 46 : *Music of the Night* (The Phantom of the
Opera), Andrew Lloyd Webber
Chapitre 47 : *Mea Culpa*, Enigma
Chapitre 48 : *Objects in the Rear View Mirror May Appear
Closer Than They Are*, Meat Loaf
Chapitre 49 : *I Told You I Was Mean*, Elle King
Chapitre 50 : *Never Wrong*, Disturbed
Chapitre 51 : *Five to One*, The Doors
Chapitre 52 : *Closing Time*, Semisonic
Chapitre 53 : *Girl, You'll Be a Woman Soon*, Urge Overkill
Chapitre 54 : *Waiting for the End*, Linkin Park
Chapitre 55 : *You Keep Me Hanging On*, Vanilla Fudge
Chapitre 56 : *Midnight Rambler*, The Rolling Stones
Chapitre 57 : *Fall Out Boy*, Uma Thurman
Chapitre 58 : *Can't Keep It in*, Cat Stevens
Chapitre 59 : *Meaning of Life*, Disturbed
Chapitre 60 : *The Skye Boat*, Bear McCreary

Chapitre 61 *On Top of the World*, Imagine Dragons
Chapitre 62 : *Broad-Shouldered Beasts*, Mumford & Sons
Chapitre 64 : *A Thousand Years*, Christina Perri
Chapitre 65 : *It Ain't Over Til It's Over*, Lenny Kravitz

Glossaire – Avertissement

Si cet ouvrage est le premier que vous lisez dans la série des *Fièvre*, j'ai inclus à la fin un répertoire des *Personnages*, *Lieux et Objets* afin d'éclairer le cadre de ce récit.

Si vous êtes un habitué de la série, ce glossaire vous rappellera les principaux événements ainsi que les personnages majeurs – ce qu'ils ont fait, s'ils ont survécu et, dans le cas contraire, comment ils sont morts.

Vous pouvez soit commencer par lire le guide afin de vous familiariser avec cet univers, soit vous y référer à mesure de votre lecture pour vous rafraîchir la mémoire. Le répertoire présente les personnages par types, puis les lieux, et enfin les objets.

Karen

PREMIÈRE PARTIE

Gardez vos plans aussi sombres et impénétrables que la nuit, Et quand vous passez à l'action, frappez comme la foudre.

SUN TSE

Pour connaître votre ennemi, devenez votre ennemi.

SUN TSE

Prologue

MAC

Ma philosophie est assez simple. Un jour où je ne tue personne est un bon jour.

Ces derniers temps, il n'y en a pas eu beaucoup.

Je songe aux temps forts de l'année passée :

Le 5 juillet, ma sœur Alina, folle d'angoisse, a laissé sur mon portable un message que je n'ai trouvé que des semaines plus tard. Peu de temps après, elle était assassinée et agonisait dans une allée sordide.

Au soir du 3 août, à mon arrivée à Dublin, j'ai vu mon premier monstre faë derrière son voile d'illusion et compris que soit j'étais folle, soit c'est le monde qui était fou. Il s'est avéré que c'était la deuxième option, mais ça ne m'a pas beaucoup réconfortée.

Tout le mois de septembre a filé pendant que je passais un après-midi en Faëry à jouer au volley avec une image de synthèse de ma sœur décédée.

Le 3 octobre, j'ai failli mourir sous les tortures de Mallucé, l'homme qui voulait être vampire, dans sa caverne infernale sous le Burren. C'est cette nuit-là que j'ai appris à manger de la chair de faë noir, qui guérit le corps et lui donne une force surhumaine.

Le 31 octobre, la nuit d'Halloween, les murs entre les hommes et les faës sont tombés. Violée par quatre princes *unseelies*, j'ai été réduite à l'état d'enveloppe de chair féminine accro au sexe avec les faës.

Novembre, décembre et une partie du mois de janvier sont des pages du calendrier que j'ai détachées de ma mémoire sans en conserver un seul souvenir jusqu'à ce que, m'étant enfin arrachée à mon effroyable condition de Pri-ya, je découvre que j'avais passé tout ce temps au lit avec Jéricho Barrons.

Il y a ensuite une date qui restera un mystère (impossible d'évaluer quel jour, année ou siècle on est dans les Miroirs) : le jour où j'ai tué Jéricho Barrons. Le croyant mort, je me suis lancée dans une quête éperdue du *Sinsar Dubh* dans l'espoir de recréer un monde où il serait vivant.

Le reste du mois de janvier et de février : j'ai erré dans les Miroirs, frayé avec l'ennemi – le Haut Seigneur – et préparé ma vengeance.

Le 11 mai, j'ai appris que la fille que j'aimais comme une sœur était en fait responsable de sa mort.

Le 16 mai, alors que nous enterrions de nouveau le *Sinsar Dubh* dans la chambre souterraine de l'Abbaye, j'ai découvert que V'lane n'était autre que Cruce, l'un de mes quatre violeurs, et que depuis le début j'avais collaboré avec le prince *unseelie* le plus machiavélique de tous les temps.

Le 26 juin, j'ai poussé Dani dans le Hall de Tous les Jours et n'ai pas osé la suivre là-bas. Si c'était à refaire, je sauterais dans ce maudit Miroir pour la rattraper, quels que soient les risques.

Le 22 juillet, j'ai appris qui était Jada et compris que ma brillante, mon effervescente, mon audacieuse Dani avait disparu, remplacée par une tueuse de sang-froid dénuée de tout humour.

Aujourd'hui, j'ajoute une date à cette sinistre chronologie.

Le 8 août, un an et cinq jours après que j'ai posé mon pied aux ongles soigneusement vernis sur le sol sauvage de l'Irlande, le *Sinsar Dubh* a gagné. Il lui a suffi de se faire patient et discret, me donnant parfois un petit coup

de pouce, et d'attendre l'instant où j'aurais la folie de me croire assez forte pour franchir la ligne rouge. À dater du jour où j'ai enterré le Livre dans sa forme physique sous l'Abbaye, il n'a fallu que deux mois et demi à mon ignoble parasite pour me convaincre de l'ouvrir.

Pendant la majeure partie de ce temps, j'avais désespérément recherché un sort pour invoquer le roi *unseelie* et lui demander d'ôter le Livre de moi. Redoutant que le *Sinsar Dubh* me persuade de l'ouvrir, j'avais fui Barrons et le monde entier, devenant peu à peu l'ombre de moi-même.

Il avait eu raison de mes efforts.

Maintenant, j'ai compris : nous attirons ce que nous craignons le plus, et nous engageons avec lui dans une danse aussi toxique que celle d'un couple d'amants jaloux. Peut-être parce que, tout au fond de nous, nous voulons l'affronter. Peut-être parce que c'est juste ainsi que fonctionne l'univers : nous sommes des valseurs magnétiques, dont les peurs et les espoirs émettent une sorte d'impulsion électrique qui attire ce dont nous rêvons et ce que nous craignons. Nous vivons et mourons sur la piste de danse que nous avons nous-même créée.

Ici et maintenant, alors que je dérive dans un silence immobile, je commence à appréhender avec clarté toutes les erreurs que j'ai commises.

1

« *The killer awoke before dawn, He put his boots on* »

*Un entrepôt de la Zone Fantôme de Dublin,
Irlande*

Je me lève.

Ou plutôt, j'essaie. Jada se cogne contre moi en gémissant tandis que ses mains se posent sur ma peau ; elles semblent partout à la fois, courent, palpent et tirent, dénouant mes liens. La sensation est insupportable pour mon corps hypersensible.

Enfin, elle libère mes mains. Je la repousse en ouvrant les yeux. Trop vite, trop fort. La luminosité m'enfoncé de douloureuses aiguilles dans le cerveau.

Je referme aussitôt les paupières. Les odeurs m'assaillent : puanteur âcre des valets du Balayeur, béton et poussière, produits chimiques, transpiration.

— Coupe la lumière ! dis-je.

— Pourquoi ? demande Jada.

— J'ai mal au crâne, marmonné-je sans bouger pendant qu'elle traverse l'entrepôt à toute allure pour éteindre les lampes que le Balayeur a disposées en vue de notre opération chirurgicale.

Une fois que l'éclat derrière mes paupières a diminué, je rouvre les yeux. C'est un peu plus supportable.

— Mac, qu'as-tu fait ? s'exclame Jada. Ils ont disparu d'un coup !

Les sons frappent la délicate structure de mes oreilles comme si elle avait cogné un gong contre un bouclier. Non, ils n'ont pas disparu. Le Balayeur et ses larbins ont été déplacés mais ils ne sont pas loin.

— C'est juste une sorte de transfert. Vers l'arrière, pas vers l'avant.

Aucun faë ne possède le pouvoir de pousser quelque chose vers l'avenir ; seuls le roi et moi-même disposons de cette modeste façon de remodeler le passé. Dans une poignée de minutes, le Balayeur sera de nouveau devant nos tables d'opération. Mais j'ai bien l'intention d'avoir décampé à ce moment-là.

J'ai. L'intention.

Je me lève. Mon corps ne répond pas comme prévu. Il tremble, se voûte, s'affaisse.

— Je suis toute raide. Je suis restée trop longtemps sur cette table, expliqué-je à Jada qui me regarde d'un air intrigué.

Je contracte mon abdomen, me penche au niveau de la taille, stabilise le haut de mon corps, fais pivoter mes hanches et mes jambes en même temps par-dessus le brancard, puis je pose mes pieds sur le sol.

Je me lève.

Je SUIS.

Désir. Envie. Avidité. Et le chemin que je choisis vers la suprématie.

Virtuose de l'adaptation et de l'évolution, je me glisse plus facilement dans ma peau à chaque souffle, savourant l'élégance complexe, bien qu'imparfaite, de ce que je possède. Je prends de longues et lentes inspirations en emplissant d'air mon abdomen, puis mes poumons. Le simple fait de respirer ranime l'assaut des puanteurs méphitiques. Je vais m'y accommoder.

Tout ce que MacKayla Lane a vécu est enregistré avec soin dans mes archives mentales mais durant mon incarcération dans son corps, je ne pouvais plus voir, je ne pouvais plus entendre, je ne pouvais plus sentir.

J'étais, comme elle l'est à présent, enfermé dans une prison obscure et silencieuse et ma seule connexion avec le monde était un lien raccroché à son système nerveux central, par l'exercice d'une volonté supérieure et une interminable succession d'essais et erreurs. Mon existence se réduisait à quelques charges électriques complexes, des motifs tortueux mais sans substance. Bien que j'aie observé sa vie autant que possible, je n'ai été capable qu'une seule fois, et pendant peu de temps, de comprendre le fonctionnement de son corps, de ses mains et de ses yeux. Tout n'était que perceptions diluées, indirectes, absorbées de l'intérieur... sauf en ce jour pluvieux où j'ai tué la Femme Grise et Mick O'Leary.

Le pouvoir. La gloire. C'est ce jour-là que j'ai su que je gagnerais. Pendant ces heures pénibles et maladroitement où je pilotais un corps pour la première fois.

J'ai besoin de temps pour améliorer mon contrôle.

J'ai. Besoin.

Je me redresse, je rassemble l'immensité, l'ancienneté, la voracité et la violence de mon existence, puis je les répands dans le vaisseau biologique imparfait dont j'ai pris le contrôle, possédant, saturant, chacun de ses atomes. Je prends possession de mon sang, mes os, ma peau.

Je tourne la pleine puissance de mon regard vers Jada et, d'un clin d'œil, je me révèle. Mes yeux, reflétés dans la porte en acier inoxydable d'une chambre froide derrière elle, s'emplissent d'obsidienne. Autour de moi, l'air se rafraîchit, tant ma présence est intense.

La voilà livide. La peur impacte les nerfs qui relient son cerveau à son cœur et bloque leur circulation. Vidé de son sang, son visage n'est plus qu'une poignée de taches de son sur la neige. Ses yeux s'agrandissent, ses pupilles se dilatent et se figent. Son odeur corporelle devient... intéressante.

Je ressens tout cela avec mes propres sens. C'est incomparable. Ma seule existence enchâssée dans cette peau volée reprogramme l'anatomie de ceux qui m'entourent.

Le pouvoir !

J'étais fait pour ça.

Je suis tenté de la dépecer vivante mais certaines choses me retiennent. Avec mon nouveau visage, je lui souris.

— À ta place, je filerais, lui dis-je doucement.

Ce qu'elle fait, à la vitesse de l'éclair. Pas d'hésitation, pas de vaines tergiversations. Elle est là, puis elle n'est plus là. Supérieure aux autres humains.

J'envie sa rapidité et son agilité. MacKayla appelle cela passer en « mode arrêt sur image ». Si je pouvais manger Jada et absorber son don, je le ferais sans tenir compte de ces choses qui me retiennent.

Il y a autre chose que je peux manger. Rusée MacKayla. Pauvre MacKayla. Ceux qui tombent pavent le chemin de mon ascension. Quand on commence tout en bas, on ne peut que s'élever.

Je quitte l'entrepôt et sors dans le jour blême.

Je vais.

Je suis. Le Balayeur sera bientôt là – celui-là, même moi je n'ai pas le pouvoir de le détruire.

J'avais envisagé de me faire passer pour MacKayla, de vivre parmi eux, d'infiltrer leur cercle tout en poursuivant mon but, mais j'ai estimé que le risque d'être démasqué était trop élevé. Ternir mon éclat, feindre d'être tellement moins que je suis... Impossible ! Sans compter que je suis une épée nouvellement forgée. J'ai encore besoin de passer du temps entre le marteau et l'enclume.

Le temps – mon allié, mon ennemi. J'en ai bien trop peu pour exécuter mon plan. La vitesse est directement proportionnelle au succès. Quand deux opposants s'affrontent, c'est le plus fort et le plus rapide qui gagne. Je suis le plus fort. J'ai l'intention d'être aussi le plus rapide.

Jusqu'à ce qu'ils me pourchassent, le temps sera mon allié. Je détiens l'arme pour parvenir à tous mes buts. Je chéris la

lance, je la hais. Elle peut me blesser. Son poids sous mon bras me rassure et me dégoûte à la fois.

Tout en fredonnant l'une des chansons préférées de MacKayla, *Sh-boom, sh-boom, life could be a dream sweetheart* – je descends une ruelle et tourne à un croisement vers mon premier objectif. Ma carte de Dublin, autrefois un amalgame de canaux neuronaux, a maintenant une latitude et une longitude visuelles. Quand MacKayla déambulait sans but, moi pas. Je faisais attention. Une concentration sans faille sur son but donne du pouvoir. En général, les humains n'y arrivent pas. Ils infestent leurs jardins de parasites tels que l'empathie, la compassion ou la pitié, nourrissent les larves de la culpabilité et de la pénitence, entassent du fumier émotionnel sur chaque parcelle de terre jusqu'à ce qu'il ne reste que la jungle écœurante de leur vision corrompue, alors qu'ils pourraient labourer, fouler, conquérir. Un jardinier aveugle ne récolte rien et n'échappe pas aux prédateurs.

Nous sommes désir, envie, avidité, et le chemin que nous choisissons vers la suprématie.

Les humains idéalisent cette vérité. Fait : ils *désirent* du sexe. Fait : ils *désirent* empêcher ce véhicule de chair d'avoir des relations sexuelles avec d'autres. Fait : ils inventent un rituel appelé mariage et une illusion appelée amour pour valider leur *avidité* et atteindre la *suprématie* sur l'objet de leur *envie*.

NOUS SOMMES DÉSIR, ENVIE, AVIDITÉ, ET LE CHEMIN QUE NOUS CHOISSONS VERS LA SUPRÉMATIE. Notez-le, pauvres crétins, bande d'idiots ! Appelez ça par son nom. Et ensuite, allez de l'avant et gagnez cette fichue bataille.

Deux princes et une princesse *unseelies* sont actuellement en vie. Ils doivent mourir. Je ne laisserai personne me barrer le chemin au trône.

Mon corps est celui d'une humaine, pas d'un prince. Dommage. Un véhicule faë m'aurait épargné ces pénibles limitations. Aucun prince n'était disponible la nuit où j'ai saisi une occasion de m'échapper. Il me manque des ailes

pour m'envoler dans le ciel, trancher la gorge de la Mort avec ma lance et répandre son sang sur le feu, en dessous.

Ma première victime connaît MacKayla, elle viendra vers elle sans savoir que celle-ci n'est autre que moi.

J'éclate de rire en imaginant cet instant et je murmure *Surpriise !*

Je vois le premier de mes enfants, un rejeton des sortilèges que je suis, alors que je sors de la Zone Fantôme. Ils sont plus issus de ma semence que de celle du roi pénitent. Ce qui est un oxymore. Un vrai roi ne fait pas pénitence. Il ne s'incline devant rien ni personne.

Tout ce que MacKayla sait du monde qui l'entoure, elle le tient de moi. Les noms qu'elle donne aux choses me viennent avec facilité. Vivre en elle a été une expérience infiniment plus intense que tout ce que j'ai connu sous la couverture du Livre où j'étais autrefois incarcéré. Dans une ruelle, trois de ceux de la quarante-neuvième caste que j'ai créée, ceux qu'elle appelle les Rhino-Boys, prennent une fille prête à s'offrir afin de manger de leur chair. Ils jouent avec elle pour quelques instants de plaisir – petits yeux et petites mentalités de fouines, misérables ombres qui tremblent dans de misérables caves.

La majeure partie du savoir du roi *unseelie* est aussi le mien. J'ai été forgé à partir des sorts qu'il a créés pour donner le jour à sa Cour des Ténèbres ; je connais les Noms Vrais des *Unseelies*, ce qui me donne le contrôle sur eux. Hélas, il y a ces *Unseelies* nés récemment, comme le prince highlander, qui me sont encore inconnus. Sinon, je l'invoquerais et je l'abattrais sur-le-champ. Et il y a Cruce, qui est pour l'instant retenu par la magie de la chambre du roi, et que je ne peux pas appeler. Je vais commencer par éliminer mes ennemis les plus dangereux.

Je carillonne en Langue Première. Trois têtes hérissées de cornes se tournent. Je leur ordonne de se prosterner devant moi et de m'offrir la chair qui me donnera la force et la vitesse de Jada. Abandonnant la fille, mes enfants s'approchent d'un pas lourd, avec des reniflements sonores, puis

ils tombent à genoux, front penché, tremblants de peur et de servilité. Une caste inférieure. Pas ma plus grande fierté.

Les faës attendent depuis longtemps quelqu'un qui les guidera, prendra les décisions qu'ils redoutent, fera les choix audacieux qui apportent le chaos, la mort et la guerre. Pendant quelques instants, j'enrage contre leurs limites – je n'ai que ces jouets fragiles pour m'amuser. Ils ne sont pas Vrais, comme moi.

Pourtant, je préfère des jouets fragiles à rien du tout. Rien, j'en ai eu plus que ma part.

Rien, c'est l'Enfer. Rien, c'est là où MacKayla se trouve maintenant.

Il faut casser les choses pour les comprendre.

Il faut les comprendre pour les contrôler.

Les *Unseelies* tremblent devant moi.

Bientôt, c'est le monde qui tremblera.

2

« *Hey I heard you were a wild one* »

CHRISTIAN MACKELTAR

L'abbaye d'Arlington. Malgré mes efforts, la forteresse est tombée.

Même si les terribles feux de glace se sont éteints, j'ai été incapable d'empêcher la destruction de la citadelle. Le toit s'est effondré et des poutres noircies se dressent vers le ciel telles les côtes brisées d'une immense bête morte. Les murs s'affaissent en sépultures de cendres et d'éboulis de pierre. L'ancien sanctuaire, autrefois bâti sur un *shian*¹, un temple païen, puis une église, n'est plus que ruines.

Deux bons centimètres de glace recouvrent la pelouse et le cadavre froid de l'Abbaye. J'avais attiré l'humidité du ciel – Dublin est en permanence menacé par un déluge prêt à se déverser, comme si, le jour de la création, un dieu vengeur avait suspendu un océan au-dessus de l'île d'Émeraude –, je l'avais façonnée par ma colère en gel meurtrier et j'avais survolé la citadelle pour éteindre les flammes à l'étrange couleur bleu nuit.

1. *Shian* : terme gaélique signifiant le foyer des fées.

Je paie à présent le prix de ces efforts. Je suis peut-être faë mais, après ce long vol, j'ai le dos et les épaules en feu et mes entrailles, encore sensibles après l'éviscération répétée que j'ai subie, se contractent douloureusement.

Sous le bastion terrassé se trouve une cité souterraine labyrinthique qui abrite la geôle de Cruce. Celui-ci n'ayant pas encore jailli des entrailles de la Terre, la place forte a tenu bon. Peut-être les *sidhe-seers* survivantes peuvent-elles aller sur le terrain. Au moins, le mur de l'Abbaye situé directement au-dessus de la prison de Cruce ne dérive plus dangereusement vers le trou noir. J'ai fait tomber cette muraille loin de la sphère vorace d'un coup de pied alors que j'étais en vol. À présent il est en poussière, à bonne distance de l'horizon du trou noir.

Des voix s'élèvent dans les airs quand les *sidhe-seers* crient le nom de leurs défuntes et appellent à l'aide pour celles qui vivent encore.

Telle une ombre aux ailes noires dans un ciel d'orage, je survole l'abbaye, les yeux plissés, à la recherche de mouvement sur le terrain. Les hommes de Ryodan qui ont combattu sous leur apparence humaine ou animale pour défendre l'abbaye patrouillent à présent sur le périmètre entre les grands murs de la propriété, prêts pour le prochain assaut. La campagne pour délivrer Cruce ne fait que commencer.

Du coin de l'œil, je surprends un déplacement furtif, presque imperceptible. Un *Unselie* se glisse sous un entassement de corps décapités et recouverts de neige. Quand il s'élance en direction d'une *sidhe-seer* à la recherche de survivantes, je fonds sur lui tel un faucon, le poignarde et le taillade jusqu'à ce qu'il ne bouge plus.

Une fois la femme en sécurité, je mets fin à mon attaque aérienne et, battant furieusement des ailes contre le vent qui s'est levé, m'élève dans le ciel. J'effectue quelques passages au-dessus du terrain sans rien y distinguer d'alarmant, puis j'atterris au beau milieu du champ de bataille.

Alors que je ramasse le corps d'une *sidhe-seer* qui a l'air d'une enfant dans la mort, et qui l'était peut-être dans la vie,

je bute sur un *Unseelie* décapité et recouvert de neige. Je suis distrait par ce qui reste des nombreux cadavres autour de moi. Pas leurs dépouilles, autre chose. Les mourants laissent une empreinte psychique quand ils partent. Le corps défèque, l'âme expulse un épouvantable pet fait des plus violentes émotions, peurs et désirs. Il y en a partout. J'en suis malade. Je ressens leur rage, j'entends des cris que personne d'autre ne perçoit et qui résonnent dans l'air autour de moi. J'ai un pied dans un monde que je suis le seul à voir.

Des femmes frissonnent dans le glacial vent surnaturel, réunies autour de l'entassement grandissant des corps de leurs sœurs tombées. Elles me jettent des regards méfiants alors que j'approche, lancent des coups d'œil discrets ou détournent rapidement la tête. Avec mon jean élimé, mes chaussures de marche et mon pull irlandais en laine grise, j'ai l'air d'un loup affublé d'un lambeau de peau de mouton qui ne cache rien du monstre en lui. Je me vois dans leurs yeux : un homme de très haute taille – regard distant et polaire, majestueuses ailes de velours noir, torque couvert de givre, tatouages qui ondulent sous la peau tels de sombres serpents comme chaque fois que je suis excité par un désir, meurtrier ou autre – portant une jeune fille blonde entre ses bras... et ayant l'air, je n'en doute pas, d'être celui qui l'a tuée. Le reflet de mon visage dans un miroir est celui d'un fauve mais ce n'est pas l'impression que je ressens de l'intérieur. Je n' imagine pas de couple plus mal assorti que ce cadavre et moi. Pourtant, nous nous complétons à la perfection. Je ne pourrai jamais prendre dans mes bras qu'une fille morte, ou sur le point de mourir.

L'une des femmes m'observe avec une attention bien trop marquée. Elle croise mon regard.

Ses intentions sont claires mais je refuse d'apaiser son excitation en la possédant brutalement derrière les haies de l'abbaye. *Pauvre folle*, lui dis-je d'un regard. *Détourne les yeux. Ne les pose plus jamais sur moi.*

Des larmes de sang coulent de ses paupières. Elle les ferme, puis porte ses mains à ses tempes.

J'espère que je lui ai donné une bonne migraine. Elle ne me dévisagera plus jamais.

Mon nom est Mort. Celui de ma famille, MacKeltar. Mon second prénom, Solitude.

Je fends la petite foule. Les femmes reculent en retenant leur souffle, ouvrant un passage devant moi. Quelques-unes jettent des coups d'œil furtifs dans ma direction, y compris celle qui m'a épié tout à l'heure. Je suis *unseelie* mais j'ai combattu à leurs côtés et éteint l'incendie. Alors elles réécrivent mon mythe, le romancent, adoucissent l'image du Highlander métamorphosé. Je baisse les yeux vers le corps que je porte et me compose une attitude froide et rigide en les maudissant d'envisager, même pendant une seule seconde de démente, de se donner à un prince *unseelie*.

Même si je les comprends.

La guerre est ironique. L'adrénaline réclame toujours plus d'adrénaline, jusqu'à ce que l'on devienne tous des junkies, jusqu'à ce qu'on se mette en danger rien que pour ne plus ressentir la douleur, jusqu'à ce qu'on ne se sente plus vivant qu'aux prises avec la mort. Les soldats aguerris par les combats ont appris à survivre.

Mais ils ne savent plus vivre.

Avec douceur, je dépose le corps de la jeune fille sur les autres dépouilles. Alors que je me redresse, délesté de mon léger fardeau, je me fige. J'ai perçu la présence d'une nouvelle venue. MacKayla Lane n'est pas loin. Je reconnais son parfum – un rayon de soleil sur la peau, avec cette imperceptible note de chlore d'une piscine en été, et quelque chose de trop sinueux et de trop complexe pour avoir un nom. Elle a toujours eu cette odeur, pour moi. La promesse d'une étreinte avec une fille torride et un peu cinglée.

Je traverse le cercle de *sidhe-seers*, contourne la fontaine gelée et me dirige vers l'aile sud. Le ciel est si chargé de nuées d'orage que le parc semble plongé dans le crépuscule. Mac est un peu plus loin, derrière un tas de pierres glacé. Je ne comprends pas pourquoi elle reste seule alors que ses sœurs sont ici. Ce soir, sa loyauté envers l'abbaye, envers

Dani, envers la race humaine a été totale. Elle appartient à ce monde. Contrairement à moi.

Dans mon dos, quelqu'un pose une main sur mon épaule. Je la repousse et pivote sur mes talons en soulevant mes ailes dans un frémissement menaçant. À mon cou, mon torse ondule et rayonne une froide lueur bleutée. Personne ne me touche. Sauf qui je veux. Quand je veux.

— Salut, dit la *sidhe-seer* qui m'a dévisagé tout à l'heure.

Je lui jette un regard qui dit *Tais-toi et file. Tout de suite, ou tu vas mourir.*

Elle arque un sourcil.

— Ça te tuerait de dire « bonjour » ?

Elle a une belle voix feutrée, avec un timbre affûté comme un rasoir et un accent français excitant.

— Ah, une femme à la conversation brillante, ricané-je. Et après, comment comptes-tu m'impressionner ? Un « quoi de neuf » plein d'esprit ?

— Tu as fabriqué la glace pour éteindre l'incendie, dit-elle.

Je laisse mes yeux s'emplier de toute la bizarrerie qui m'habite désormais pour la défier en silence de me regarder de nouveau dans les yeux, mais elle les garde fixés sur mon sternum.

— Je ne suis pas doué pour parler de tout et de rien. Dis-moi quelque chose d'intéressant ou fiche le camp.

Indifférente à mes tentatives pour la chasser, elle insiste.

— Il paraît que tu as un problème.

— Ah oui, lequel ?

Je vais aller voir Mac, prendre des nouvelles de Dageus, puis je rentrerai *seul* chez moi, où je resterai *seul* jusqu'à ce que je puisse prouver que je ne suis pas qu'un monstre.

— Quand tu couches avec une femme, elle meurt. Pourtant, tu as besoin de ça comme de respirer. Il paraît que tu as renoncé, pour ne plus tuer personne.

Qu'est-ce qui lui fait croire qu'elle peut aborder un prince *unseelie* pour lui parler de sexe sur ce ton désinvolte ? Qui sait que je suis chaste et raconte ma vie privée aux *sidhe-seers* ?

— D'où tiens-tu ça ?

— De Colleen. Ta sœur s'inquiète pour toi.

Elle a négligemment posé ses poings sur ses hanches. Cette fille a une allure provocante et une tendance suicidaire. Fichue Colleen, qui raconte à ses fichues copines les secrets de son fichu frère ! Il faut qu'on ait une petite conversation, elle et moi !

— Et tu crois que tu peux faire quelque chose pour moi ?

— Ce n'est pas plus compliqué qu'autre chose, ça demande juste de la discipline. Et la discipline ça me connaît. C'est l'histoire de ma vie.

Elle en donne en effet l'impression, avec sa silhouette longue et mince, sa démarche pleine d'assurance et l'abdomen plat qu'on devine sous son débardeur déchiré et taché de sang. Sous sa veste lacérée, des ceintures de munitions à moitié vides se croisent sur son torse. Et contrairement aux autres, si elle sent le vent mordant que j'ai appelé dans ce pré, elle ne frissonne pas.

Elle porte en bandoulière un fusil d'assaut F2000 retenu par une sangle élimée, des poignards tachés de sang sont glissés à sa taille et dans ses bottes. Sa pommette droite est griffée et tuméfiée, le dos de ses mains est râpé, sa lèvre inférieure est recouverte de sang séché. Elle s'approche et se serre contre moi. En baissant la tête, je hume un parfum de fumée et de sueur, de sang et de femme. Puis je devine un soupçon de savon à la bruyère. Colleen affirme qu'elles en fabriquent, à l'abbaye. Cela me rappelle les Highlands, Tara, l'innocence offerte et prise, la mort.

— Embrasse-moi, dit-elle en dévorant mes lèvres des yeux. Tu sais que tu en as envie. J'ai vu comment tu m'observais.

Mes yeux se posent sur sa bouche éclaboussée de sang, rose et pulpeuse. Éros souillé par Thanatos. Les baisers me manquent. En cet instant plus que jamais, je voudrais pouvoir laisser libre cours à la tornade charnelle et émotionnelle qui gronde en moi.

— J'ai envie de bien plus que ça.

— Je ne te laisserai pas faire.

Elle fait passer son poids d'un pied sur l'autre, ramenant son fusil derrière son dos, et ajoute :

— Pas maintenant.

— Tu ne pourras pas m'arrêter.

Personne ne le peut. C'est bien le problème. Si je l'embrasse, je la prends. Et si je la prends, je la tue. Je ne peux pas me contrôler. Au lit, je vide une femme de son énergie vitale. C'est étrange de regarder des yeux qui ne croisent jamais les vôtres. Cela suffit pour qu'un homme se prenne pour Dieu en personne. Ses pupilles se dilatent, s'agrandissent, puis s'étrécissent de nouveau dans un frémissement de feu qui couve sous la braise. Pas découragée, mais intriguée. Cette fille-là aime danser sur une ligne à haute tension.

Elle passe sa langue sur ses lèvres, rencontre les croûtes de sang séché et les frotte du dos de sa main. Sans résultat. Cela ne fait qu'étaler un peu plus de rouge sur son visage.

— Rien qu'un baiser et ensuite, tu t'en vas. L'entraînement commence. Tu crois que je n'ai rien à t'enseigner. Tu crois que personne n'a rien à t'enseigner. Moi aussi je croyais ça autrefois. Tu as peut-être raison. Tu as peut-être tort. Tu es peut-être juste un lâche. Essaie de m'embrasser.

Ses yeux sombres cherchent les miens d'un air de défi tranquille. Le message est clair. Elle me regardera jusqu'à ce qu'elle saigne de nouveau.

— Tu veux évaluer ton pouvoir en jouant dans la cour des grands, ricané-je. Ça t'excite.

— Je devrais être excitée par un lâche ?

— Tu devrais être excitée par un *être humain*. Va frimer ailleurs.

Deux gouttes pourpres apparaissent au coin de ses yeux. Je pivote sur mes talons et je m'en vais.

— C'est ça, détale, maugrée-t-elle dans mon dos. Pas de risque d'échouer quand on n'essaie pas. Tu parles d'une vie ! Quand tu en auras marre de rester en culottes courtes, tu sauras où me trouver.

— Mon jean et son contenu sont déjà trop grands pour toi, répliqué-je froidement.

Elle essaie de me tenter, de m'attirer dans un chemin obscur où j'aurai une fois de plus la mort d'une femme sur la conscience. Juste parce qu'elle a envie de jouer avec un homme grand, puissant, dangereux. Le problème, ce n'est pas moi. C'est elle. Il faut qu'elle se sorte la tête du sac.

Elle s'en va dans un éclat de rire, pleine d'aplomb, sexy, marchant d'un pied assuré sur la glace comme si elle espérait que je me retourne pour la regarder. Je le sais, parce que je me retourne pour la regarder. Malgré moi, je suis des yeux la grâce féline de son dos, la fine musculature de ses jambes, les courbes de ses fesses.

Puis je m'éloigne à grands pas sur l'herbe couverte de givre à la recherche de Mac, mon humeur est massacrate. Quand je suis excité, je le reste longtemps. Même s'il fait battre un cœur humain, mon sang est celui d'un prince *unseelie*, corrompu et toujours avide.

Je me frappe le torse du poing, juste au-dessus de cette bête en cage, en me rappelant qu'elle est née Highlander et qu'elle le restera.

— Christian ! murmure Mac d'un ton pressé.

Je me dépêche de la rejoindre. Quelle que soit la prochaine bataille, nous la mènerons ensemble.

3

« *Welcome to my house* »

MAC

Il fait noir. Je ne peux pas respirer. Je n'y vois rien.

Aveugle, j'existe dans un vide, telle une Mac-en-boîte solidement compressée, attendant que quelqu'un me prenne par la main.

Le corps que je n'ai pas cherché désespérément de l'air.

Je n'ai plus de bouche mais je pousse un hurlement qui n'en finit pas.

4

« *What a Wonderful World* »

LE SINSAR DUBH

Je possède la mémoire de MacKayla. Pas tout entière mais l'essentiel, sa manière d'interagir avec le monde physique en tout cas.

Je sais où Barrons range les clés de sa voiture. Je sais que le miroir dans le bureau du rez-de-chaussée de la librairie est le passage piégé vers son repaire souterrain. Je sais comment le franchir. Une fois, je l'ai aidée à le passer. Je sais exactement comment elle prend son café, comment elle se maquille, comment elle se coiffe, comment elle salue sa mère adoptive et son faux père, comment elle s'adresse à eux. Je maîtrise toutes les nuances de ce qu'il faut dire ou faire pour qu'on me prenne pour la Poupée Arc-en-ciel de Barrons.

Je possède aussi la mémoire de son corps. Je n'ai eu aucun mal à conduire une voiture. Me déplacer sur le sol glissant est une autre affaire mais ce n'est pas insurmontable. Le froid, par contre, est désagréable et me fait frissonner. Je partage son aversion pour le mauvais temps et la neige.

Je traverse les abords venteux et glacés de l'abbaye, gagnant en assurance à chaque pas dans cet imparfait sac de muscles et d'os. J'aimerais glisser en moi, ouvrir de force

la boîte de Mac et l'assassiner après un bon après-midi de torture en prenant le thé, pour la punir d'avoir considéré ce véhicule comme un dû, au point d'en abuser, de le négliger et de le mettre en danger à la moindre occasion. Ce vaisseau de chair était censé m'appartenir dès l'instant où je l'ai habité. Il n'est pas assez fort. Elle aurait pu faire mieux que ça. Par sa faute, je commence la vie avec un handicap.

Ma première victime se rue vers moi dans la pénombre. Encore un crétin déchiré par un conflit intérieur et réticent à prendre le pouvoir qui lui a été offert sur un plateau. Un pouvoir que je lui arracherais volontiers.

Je l'appelle dans un murmure inquiet :

— Christian !

Quand il apparaît derrière l'entassement de pierres carbonisées et couvertes de givre, je suis saisi par un vif désir de posséder un tel corps. Cet imbécile dispose d'un véhicule supérieur au mien, qu'il n'a absolument pas mérité. Pourrais-je – telle ma précédente incarnation, l'exemplaire physique du *Sinsar Dubh* qui depuis s'est transformé en poussière – m'emparer du premier venu par simple contact corporel ? Pourrais-je me jeter dans sa peau et prendre le contrôle ? Christian serait-il capable de contenir l'immensité que je suis sans se détériorer rapidement au point de devenir inutilisable ?

Le corps dont je dispose est fiable, bien qu'imparfait.

Celui de Christian est parfait mais il n'est pas fiable.

Si elle était là, MacKayla citerait le vieil adage, mieux vaut un oiseau dans la main que deux sur la branche.

En pensant à elle, je ricane. Elle n'a ni oiseau ni branche. Elle est en Enfer et c'est moi qui l'y ai mise. Au nom du désir, de l'envie, de l'avidité et de la suprématie.

Christian me jette un regard étrange tandis que ses ailes frémissent dans le vent glacial.

— Mac ?

— Je me dis toujours que je vais m'habituer à ta nouvelle apparence.

Il avale mon bobard, trop aveuglé par sa haine de lui-même pour voir ce qui se passe à l'extérieur. Pourquoi ne

mourrait-il pas ce soir ? Il s'imagine que le monde est peuplé de monstres faciles à repérer. Les plus dangereux d'entre nous sont ceux qu'on repère le moins. Il se fie à son petit talent de détecteur de mensonges capable de déchiffrer et d'évaluer les conflits émotionnels des gens.

Dommage pour lui, je n'en ai aucun. Il lui est impossible de lire en moi. Sa balance ne peut pas peser la matière dont je suis fait.

— Comment va Dani... enfin, Jada ? Pas de casse ?

Je l'ai laissée vivante. Les incapables mourront en premier et les spectateurs valables/proies intéressantes, mourront plus tard. Une existence sans miroirs et sans jeux me ferait mortellement bâiller.

— Elle va s'en sortir. Aïe !

Je porte vivement une main à mon œil et pousse un nouveau gémissement de douleur.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Mac ?

— Saleté de vent ! Je crois que j'ai une écharde dans l'œil. Tu peux regarder ?

— Il fait trop sombre pour y voir quoi que ce soit.

Au-dessus de nous, les nuages roulent et se fracassent les uns contre les autres. Un coup de tonnerre retentit, tel un coup de couteau à mon oreille.

— Essaie quand même. J'ai l'impression d'avoir un rocher dans l'œil. Aide-moi, Christian !

Je rejette la tête en arrière et plisse les yeux vers lui en m'interdisant de me boucher les oreilles. Il s'approche de moi, pose ses doigts sur mon visage. C'est à cet instant que je frappe.

Je glisse ma main dans ma veste pour y prendre ma lance, ma jolie, jolie lance qui est ma possession la plus précieuse et la plus détestable – elle éliminera tous ceux qui doivent mourir pour que je réalise mon destin, mais pourrait me faire pourrir de l'intérieur à la moindre égratignure – et je la sors de mon...

— Mac, arrête de gigoter. Je ne peux rien faire si tu bouges comme ça.

Je m'immobilise. Non pas parce qu'il me l'a demandé mais parce que je suis paralysé de rage.

La garce ! La saleté de *garce* perfide ! Elle a tout fichu en l'air ! TOUT !

Je me souviens des mains de Jada sur moi, juste avant que je me sois totalement déployé dans ma nouvelle peau – ses mains qui me touchaient partout à la fois, en commençant par dénouer les liens qui retenaient mes chevilles. Si elle n'avait pas libéré mes pieds avant de me palper à d'autres endroits, j'aurais fait plus attention. Elle m'a berné. Elle m'a trompé ! Mes cuisses. Mes seins. Mes côtes.

— Merde ! m'exclamé-je.

Elle m'a détaché les mains en dernier, après m'avoir volé mon bien.

La seule chose dont j'ai besoin pour parvenir à mes fins.

— Je sais que ça fait mal mais tiens-toi un peu tranquille, Mac, s'impatiente Christian.

Il n'a pas idée combien je souffre. Elle a profité de ce premier instant où je n'étais pas totalement aiguisé. Ce n'est pas *juste*. J'étais à peine né !

Si je ne cherche ma lance que maintenant, c'est parce que j'étais aussi certain de sentir sa présence sur mon corps, son poids dans le holster sous ma veste, que j'étais réticent à la toucher pendant que je m'acclimatais à ma nouvelle peau.

Et voilà que je trouve un revolver dans l'étui où elle devrait se trouver.

Je laisse cette arme dérisoire glisser de mes doigts et tomber au sol, ferme les yeux et formule un sortilège. Faisant bouger mes lèvres sans qu'aucun son n'en sorte, j'appelle l'un de mes favoris.

— Je ne peux pas retirer cette foutue écharde si tu ne... Mac, bon sang, qu'est-ce que tu...

Ma main est sur sa bouche, et pas que ma main. Il ne parle plus – ses lèvres sont cousues par les aiguilles acérées d'une rune rouge sang que j'ai puisée dans *mon* lac aux eaux lisses et non dans celui de Mac. Elle n'a jamais trouvé le sien. Je m'en suis assuré en dissimulant celui-ci par un voile

d'illusion et un tour de main, une subtile manipulation de ses circuits neuronaux.

Il vacille, tente de s'enfuir, mais je lui envoie une volée de runes qui se fichent avec férocité dans son cou, ses bras, ses ailes – ces sublimes ailes qui devraient être à moi, qu'il n'a pas méritées et qu'il déshonore.

Il referme les mains sur lui-même en s'effondrant sur le sol blanchi par le givre.

Une douzaine de nouvelles runes jaillissent de mes mains pendant que je continue de murmurer à voix très basse. Je les jette sur son corps, elles se collent à sa peau et à ses vêtements, s'élargissent, grandissent, jusqu'à ce que le prince *unseelie* soit paralysé par la même magie parasitaire que celle qui a soutenu les murs de la prison *unseelie* : des runes qui se nourrissent des tentatives de leur victime pour les repousser et croissent en force et en taille à la moindre résistance. En un rien de temps, le Highlander sera enfermé dans un cocon hermétique rouge sang.

Je vais lui donner une raison d'être de mauvaise humeur, et une éternité pour le rester. Créatin.

— Mais je voulais te tuer, dis-je dans un murmure tout en léchant son visage si plein de sang, si tordu de douleur que c'est un régal. Je voulais te voir mourir. Je n'ai jamais tué sous cette forme. Je veux savoir ce qu'on ressent.

Je laisse mon essence animer pleinement mon visage, éclairer mes yeux.

Il lève vers moi un regard horrifié. Enfin, il comprend qui est vraiment Mac. Qui je suis.

JE SUIS.

Je le couvre d'une nouvelle volée de runes, que je lui plaque doucement sur les paupières, le front, dans le nez, puis je le jette à terre. Peut-être lui donné-je quelques coups de pied pour faire bonne mesure. Je ne sais pas, je m'en fiche, mon esprit est déjà ailleurs. Je n'ai peut-être plus la lance – pour l'instant – mais je vais rassembler mes ennemis et les enfermer en attendant de la reprendre.

Je traîne l'*unseelie* jusque derrière le tas de pierres. Je reviendrai le chercher avant de quitter l'abbaye pour l'emmener dans mon repaire.

Peut-être m'amuserai-je un peu avec lui avant de le tuer. C'est en brisant les choses qu'on les comprend.

J'ai toujours été curieux de nature.

*
**

En entrant par l'arrière de l'abbaye en ruines, je tends l'oreille vers les voix des *sidhe-seers*, au-delà des murs qui sont tombés, et j'ouvre l'œil sur les occasions qui se présentent.

Elles sont partout.

Ici, je gratte la glace qui recouvre une boîte de mort-aux-rats qui servait à protéger les celliers de la forteresse. Là, je trouve un placard encore à moitié debout, rempli de jarres bouchées, couvertes de glace, remplies d'eau de leur puits artésien. Les deux se mélangent pour former une délicieuse boisson mortelle. Rien ne garantit qu'elle sera bue, ou en quantité suffisante, mais c'est une probabilité. Cela suffit à m'amuser.

Je traverse avec prudence les piles de pierres glissantes et de poutres brisées. Je me dirige vers l'est, puis je descends. Je connais le chemin – mon hôte d'autrefois l'a déjà emprunté pendant que je siphonnais ses impressions depuis la passoire trouée de son esprit.

Plus bas, toujours plus bas, même si je préférerais de loin éviter les catacombes. Ma précédente incarnation y a été enfermée pendant TELLEMENT LONGTEMPS QUE J'AI CRU DEVENIR DINGUE, mais j'ai tenu bon. Je suis resté calme, paisible, détendu et j'ai attendu le bon moment, puis je me suis amputé de la couverture du *Sinsar Dubh* pendant qu'on le portait, je me suis glissé par la porte sans qu'on me remarque – mon dernier tour de passe-passe, pour ainsi dire.

Je fais halte devant les portes closes de la caverne. Autrefois, le roi scellait et descellait celles de son immense citadelle dans la prison *unseelie*, en particulier durant ses

interminables expériences pour recréer le Chant-qui-forme. Pour une entité aussi obsessionnelle, il est foutrement négligent. La plupart de ses souvenirs m'appartiennent. Enfermé dans la caverne, immobilisé dans son cocon de runes poisseux, je ne pouvais rien faire d'une telle connaissance. Depuis l'extérieur, elle me suffit probablement pour contenir (et tuer !) les vestiges de mon ancien moi qui doivent être expulsés du corps de Cruce.

Je prononce le charme qui fermait et ouvrait autrefois les anciennes portes du domaine personnel du roi et, comme je m'y attendais, les hauts battants pivotent sur leurs gonds. Contrairement à ce roi idiot, il est rare que j'utilise deux fois le même sort de protection.

Dans la pénombre, un prince se lève et s'approche de l'entrée. La dernière fois que MacKayla l'a vu, Cruce était prisonnier. Il ne l'est plus. C'est un faë immense aux gigantesques ailes couvertes de complexes motifs moirés, pailletés, iridescents ; son corps n'est que force brute et délicieuse perfection. Il est né pour régner, écraser, conquérir. Me voilà bouillant de rage. Ce superbe véhicule devrait être le mien.

— Cruce, dis-je en franchissant le seuil.

Il se fige et m'observe.

— MacKayla. Je ne pensais pas que c'était toi.

Ma lance, ma précieuse lance ! J'étais impatient de le tuer. De lui prendre ce que je ne peux pas avoir. Maintenant, je ne peux que le neutraliser et l'enfermer avec ce maudit Highlander jusqu'à ce que je mette la main sur l'une des deux Reliques mortelles.

Cela dit, je n'ai aucune raison de précipiter les choses.

Les fins de partie sont tellement décevantes ! Le jeu est terminé. Et voilà.

Vous sombrez de nouveau dans l'ennui.

— Vous pensiez que je n'écoutais pas ? Vous m'avez offert le monde, dis-je. Vous m'aviez promis que je serais votre reine.

Cruce me prend pour Mac. Mes yeux sont verts. Pour l'instant.

— Vous avez le *Sinsar Dubh*, insisté-je.

Il se méfie.

— Alors tu devrais avoir peur de moi.

— Ah oui ?

Je ne suis pas aussi naïf. J'ai été contraint d'abandonner la moitié de ma magie pour me transférer dans Isla O'Connor la nuit où je me suis évadé de l'abbaye, mais j'avais eu la bonne idée de loger l'essentiel de mon précédent moi sous la couverture du Livre et d'apposer un sortilège sur ses pages, de sorte que si elles étaient lues, la connaissance que j'y avais déposée cesse d'exister et tombe en poussière. Jamais je ne permettrai à un autre *moi* d'arpenter le monde à sa guise. Je sais de quoi *je* suis capable.

— Le roi a dit qu'il y avait d'autres possibilités que celle où je prendrais sa place et où tu deviendrais ma reine, répond Cruce en sondant le terrain. J'y ai longuement réfléchi. Que voulait-il dire, MacKayla ? Pourquoi semblait-il penser que la magie de nos races pourrait te préférer ?

Il se demande quel pouvoir possède MacKayla pour avoir réussi à ouvrir les portes du roi. Je fais halte à quelques pas du principal prétendant au trône qui a vécu un demi-million d'années en Faëry en se faisant passer pour un prince seelie avant que l'on découvre qu'il était le dernier prince *unseelie* à avoir été fabriqué, pendant que je passais une éternité dans la solitude et le confinement. Maintenant, c'est *moi* qui mène la danse et c'est lui qui ira en prison.

— Nous devons nous faire confiance si nous voulons commander ensemble cette planète.

— Oh. Maintenant, tu espères la gouverner avec moi ?

— Ne vous ai-je pas libéré ?

C'est amusant de jouer avec Cruce. Il peut se transférer. Moi pas. Cela le rend techniquement plus puissant. Quand je le battrai, ce sera la preuve de ma supériorité, peu importe le pouvoir que possèdent les autres. Tout le monde tombera devant moi, en fin de compte. Cruce est un crétin. Un idiot. Jamais MacKayla ne dirait « commander ». Elle aurait choisi un terme inoffensif, comme « guider ». C'était le premier et le dernier avertissement. Ceux qui ne savent pas se protéger

méritent les ennuis qui leur arrivent. Vous êtes votre propre royaume. Protégez-le ou résignez-vous à le perdre.

— Et pourquoi donc ?

— Est-ce vrai que vous avez pris les sortilèges du Livre sans qu'il vous possède. Est-ce vrai ?

Je le sais très bien. À part quelques gadgets – sorts, musiques, protections, runes – il n'a rien pour lutter contre mon immense savoir. Il ne verra pas la mort venir.

Il hésite un bref instant avant de hocher la tête en fronçant les sourcils.

— Alors suivez-moi, vite ! Notre monde est en danger. La cour faë n'a plus de chef. Si vous pouvez les contrôler et nous aider à résoudre le problème des trous noirs, les autres vous accepteront.

Ah, voilà enfin ce que j'espérais voir dans ses yeux. De l'intérêt. L'espoir d'un avenir glorieux. Le désir. Je sais ce que c'est de voir ses appétits contrariés. Je connais l'Enfer. Je vais y faire sombrer cette planète et tout ce qu'elle porte.

— Tu as dit que je t'avais violée, fait remarquer Cruce d'un ton suave. Tu me méprisais.

— Rien d'insurmontable. J'ai changé.

Et comment ! Il n'y a rien de très satisfaisant à enfermer un esprit déjà captif. Les rebelles, les affamés, les guerriers, les ambitieux sont bien plus amusants à amputer et torturer. Ce sont les plus coriaces.

Il m'observe pendant un moment.

— Alors embrasse-moi, MacKayla, et reprends mon nom.

À présent que les portes sont ouvertes, il croit qu'il n'aura qu'à toucher la petite MacKayla Lane pour la transférer loin d'ici, quelque part où il pourra l'interroger à loisir. Il a pressenti le piège, mais pas le bon. Comme la plupart des êtres puissants, il se surestime et creuse sa propre tombe.

Je m'approche de lui, rejette la tête en arrière et passe ma langue sur ma bouche.

À peine a-t-il fait un pas vers moi, lèvres baissées, bras tendus, que je pose mes deux mains à plat sur son torse, plaquant de pleines poignées de runes sanguinolentes sur sa peau, l'empêchant de se transférer et le paralysant sur place.

Ses pupilles se dilatent, il rugit de rage en se débattant, ce qui ne fait bien sûr qu'accentuer leur puissance et leur vitesse.

En me déplaçant à la rapidité accélérée que confère la consommation de chair *unseelie*, je couvre tout son corps de runes, y compris ses lèvres, puis je prends l'un de mes poignards pour lui trancher les ailes et les couper en menus morceaux. Comme le jour où j'ai démembré la Femme Grise, je taillade et je lacère, excité par un violent afflux de pouvoir, et le puissant Cruce tombe à mes pieds. Son apparence est peut-être supérieure à la mienne mais personne n'est supérieur à *moi*. Il n'est rien. Dans le corps de MacKayla, je peux sculpter la réalité à ma guise.

JE SUIS.

Je tranche, je coupe. Le sang coule. Les plumes d'ébène tombent. L'oiseau sur la branche ne m'appartient peut-être pas, mais je peux le blesser et le briser.

J'arrache les trois amulettes de son cou, les place avec les miennes, convoque de nouvelles runes et finis de tisser son cocon rouge sang.

Lentement. Avec un soin méticuleux. Pour m'assurer sans le moindre doute qu'il est conscient de tout ce qui s'est passé et de tout ce qui se passe. Je regarde ses yeux en me délectant de sa détresse et j'obscurcis sa vision en dernier. Sa souffrance est exquise.

NOUS SOMMES DÉSIR, ENVIE, AVIDITÉ, ET LE CHEMIN QUE NOUS CHOISSONS VERS LA SUPRÉMATIE.

Rien de moins. Rien de plus.

Nous sommes ceux qui conquièrent.

N'oubliez pas. Une fois que vous aurez vraiment compris, profondément, intimement ce que je dis, vous risquerez beaucoup moins de me subir.

Et pour moi, le jeu deviendra beaucoup plus amusant.

TRAHIE

DANI

Quand ma mère a découvert que je pouvais zapper – ce n'est pas aussi cool que se télétransporter, ça signifie simplement que je suis capable de me déplacer si vite que vous ne me voyez pas et que vous ne sentez qu'un courant d'air quand je passe près de vous – elle a commencé à m'attacher pour me garder près d'elle.

Tant que j'ai été toute petite, n'importe quoi suffisait : un siège, une table, le canapé où elle m'installait pour regarder des dessins animés pendant qu'elle parcourait d'un regard soucieux les offres d'emploi dans le journal.

Je ne sais pas comment elle nous faisait vivre à cette époque mais on s'en sortait. Au fil du temps, c'est devenu plus difficile. On mangeait surtout des haricots en boîte et des conserves de viande. Il n'y avait plus de crème sucrée au maïs, le dessert que j'aimais tellement.

Un jour, j'ai compris comment me libérer. Maman disait toujours que j'étais trop intelligente, parce que j'ai marché tôt, que je connaissais des mots compliqués et que j'ai parlé bien avant l'âge normal.

Le lendemain matin, elle a acheté une laisse pour chien – une jolie avec des strass roses. Ça devait avoir coûté plus

cher que ce qu'elle pouvait s'offrir mais c'était pour sa fille, pas pour un chien.

En une semaine, je l'ai cassée.

Elle s'est procuré de la corde épaisse et est devenue experte dans l'art des nœuds compliqués.

Seulement, j'étais forte et rapide. La corde s'est usée et cassée en un rien de temps. Elle a dit, dans un éclat de rire exaspéré, « Danielle Megan O'Malley, ma petite chérie, un jour tu seras aussi forte que dix hommes ! À qui ai-je donné le jour, une superhéroïne ? » et j'étais super fière.

Elle m'imposait toutes sortes de règles. Le monde était mauvais, disait-elle, plein de vilaines choses qui en avaient après les petites filles comme moi. J'étais précieuse et elle devait me protéger, me cacher.

Tout en haut de sa liste, il y avait l'interdiction de zapper en dehors de la maison. Je ne devais jamais franchir une porte ou une fenêtre. DEHORS, c'était un pays que j'aurais le droit de visiter quand je serais GRANDE – deux mots magiques que je voyais en lettres capitales d'une appétissante couleur caramel quand elle les prononçait. Pour décourager toute tentation, elle fermait les volets afin de cacher tout ce qu'il y avait d'intéressant.

Bien sûr, je regardais dès qu'elle ne faisait pas attention. DEHORS était irrésistiblement attirant. Il y avait des enfants, des flaques d'eau pour éclabousser tout autour, du soleil, de la brume, des fleurs, des vélos, plein de choses qui se passaient, un monde en perpétuel mouvement. Comme si on vivait dans un show télévisé et qu'on devait découvrir une énigme à mesure que tout se déroulait, voire l'inventer et la façonner soi-même.

Je n'appliquais pas toujours ses règles à la lettre. Elle m'a retrouvée plus d'une fois dans la cour.

Un jour, après m'avoir surprise assise sur le perron en train de regarder des filles qui sautaient à la corde chez les voisins, elle m'a attachée au frigo, puis elle est allée acheter une chaîne solide. Elle a vissé un gros boulon au canapé et a verrouillé la chaîne autour de ma taille.

Une heure plus tard, en essayant de passer la porte de la cuisine en mode arrêt sur image, j'ai entraîné le vieux sofa vert derrière moi et l'ai fait voler en éclats.

Elle était devant le plan de travail dans la cuisine, en train de préparer le dîner. J'ai éclaté de rire tellement c'était drôle de voir le canapé fracassé, tordu, avec son rembourrage qui dépassait, mais elle s'est fâchée très fort et elle a dit des choses que je n'ai plus jamais voulu entendre. Alors pendant un certain temps – cela m'a paru des années mais ça n'a probablement duré que quelques semaines – je suis restée là où elle m'installait jusqu'à ce qu'elle m'autorise à bouger.

C'était inévitable, DEHORS allait de nouveau m'appeler. Un jour, en jetant un coup d'œil à la dérobée derrière les rideaux, j'ai vu un marchand de glaces ambulants entouré de dizaines d'enfants autorisés à aller DEHORS. Ils léchaient leur esquimau ou mangeaient leur appétissante crème glacée à la petite cuiller. Je les ai renversés comme des quilles de billard, j'ai raflé un grand pot de fudge chocolat et caramel pour moi toute seule et je suis rentrée à la maison avant que Maman s'aperçoive que j'étais sortie. Tout ce que le marchand avait vu, c'étaient les enfants qui tombaient sur le trottoir. Peut-être avait-il remarqué qu'un pot de glace avait disparu mais j'avais déjà compris que quand les grandes personnes sont incapables d'expliquer un phénomène, elles prétendent qu'il ne s'est rien produit.

Je m'en suis presque sortie sans me faire prendre.

J'aurais pu m'en sortir sans me faire prendre. J'avais même une idée pour me débarrasser du pot vide.

Maman m'a apporté mon déjeuner au salon.

Je me suis dépêchée de cacher le pot derrière un fauteuil mais elle est restée pour me parler pendant que je mangeais mes haricots et que ma glace fondait, puis se mettait à couler. Alors elle s'est fâchée très fort et j'ai tellement pleuré que j'ai cru que mon ventre allait éclater.

J'ai juré, croix de bois croix de fer si je mens je vais en enfer, que plus jamais je ne désobéirai. Et surtout, que je n'irai plus jamais, jamais DEHORS.

Elle s'est mise à pleurer, elle aussi.

Quelques jours plus tard, quand elle est rentrée des courses, elle n'avait pas beaucoup de choses à manger mais elle avait plein d'outils, des barres et des plaques de métal. Elle m'a dit qu'on n'avait plus d'argent, qu'elle avait vendu tout ce qu'elle avait et qu'elle devait retourner au travail.

Elle allait adopter un chien qui me surveillerait pendant qu'elle sortirait, et construire une cage spécialement pour lui. Elle avait même appris à se servir d'un fer à souder et d'un marteau pour la fabriquer. J'ai trouvé ça terriblement intelligent et excitant !

J'ai compris que ce chien serait vraiment très très grand parce que la cage était gigantesque. Je savais aussi pourquoi elle devait la construire à l'intérieur : elle était trois fois plus large que n'importe laquelle de nos portes ! Peu de temps avant qu'elle soit terminée, je suis allée jouer devant en imaginant combien j'allais m'amuser avec mon nouveau meilleur ami. Avec un meilleur ami, ce serait beaucoup plus facile de résister à la tentation d'aller DEHORS.

Je n'étais pas aussi forte que je le suis maintenant. Ma puissance s'est décuplée pendant ma croissance, en même temps que mes autres sens. Je savais que le chien qu'on allait adopter serait vraiment très fort parce que les barreaux de la cage étaient aussi épais que le bras de ma mère et qu'à l'intérieur elle avait fixé un solide collier au bout d'une lourde chaîne. Elle me dit qu'il faudrait peut-être retenir le chien quand on recevrait du monde.

On ne recevait jamais personne.

J'ai commencé à me rendre compte que j'étais la seule à me réjouir d'accueillir un nouveau membre dans la famille. Pendant qu'elle fabriquait la cage, je cherchais un nom pour notre chien et je les lui proposais, mais elle avait un regard bizarre et elle ne souriait plus.

J'ai toujours dormi profondément.

Un soir, Maman m'a donné un bain, elle m'a séché les cheveux et on a joué à des jeux de société sur la table branlante de la cuisine jusqu'à ce que je tombe pratiquement de sommeil sur mon tabouret. Alors elle m'a portée dans son lit. J'ai appuyé ma tête sur son oreiller – celui avec les petits

canards – et j'ai mis mes mains sur son visage et je l'ai regardée, les paupières lourdes, parce que j'adorais la regarder pendant que je m'endormais, et elle m'a serrée tout contre elle, et j'étais tellement bien dans sa bonne odeur de maman que je savais que j'étais ce qu'elle avait de plus précieux au monde, et je me suis assoupie, emportée par de doux rêves.

Le lendemain matin à mon réveil, j'avais un collier autour du cou et j'étais enchaînée, allongée sur un petit matelas dans la cage du chien.

5

« *The days are bright and filled with pain* »

JADA

Elle se tenait près du bord du matelas dans le bureau, au rez-de-chaussée désert et silencieux de chez *Barrons – Bouquins et Bibelots*. Les sourcils froncés, elle baissait les yeux vers le corps drapé de bandes de tissu argenté presque transparent.

Ryodan ignorait qu'elle l'observait, et même qu'elle se trouvait dans la pièce. Tout son corps tremblait de douleur mais les mouvements de sa poitrine étaient tout juste perceptibles. Elle avait compté ses respirations, deux par minute. Son pouls était inexistant. Soit il était plongé dans une profonde méditation, soit quelqu'un – très probablement Barrons – l'avait placé dans un sommeil magique de guérison.

Déballant une barre protéinée, elle s'agenouilla devant le matelas, souleva l'une des bandes d'étoffe et prit une inspiration tremblante. La chair à vif, couverte de cloques, suintait un liquide rosâtre. Avec précaution, elle reposa le tissu et en souleva un autre.

Ryodan s'était brûlé, par endroits jusqu'aux os, pour la protéger alors qu'elle tentait de sauver des flammes une

créature qui – elle le savait pertinemment, à un certain niveau – n’était pas là.

— La blessure que j’ai refusé de panser, murmura-t-elle.

En cet instant, elle avait de nouveau quatorze ans, elle était enchaînée dans une cave et Ryodan l’encourageait à affronter les atrocités qu’elle avait vécues, les regarder avec détachement, les reconnaître et faire la paix avec elles – n’importe quelle sorte de paix. La marque de son amour à toute épreuve envers elle, la seule chose qui avait une chance, même infime, de pénétrer sa formidable armure. Elle avait pris ça pour de la manipulation. Ses pensées et ses sentiments envers cet homme avaient toujours été conflictuels. Elle l’avait idolâtré. Elle avait désespérément recherché son attention et son respect. Elle ne lui avait jamais accordé la moindre confiance. Pourtant, ce qu’il avait fait ce soir... vraiment, elle ne voyait pas ce que le puissant Ryodan avait à y gagner.

Elle avait fait la paix à sa façon, en zappant dans le futur, plus vite que le vent, si vite qu’aucune douleur ne pouvait la rattraper. À la recherche d’aventure, de sensations, d’excitation, parce que tant qu’elle éprouvait quelque chose de nouveau, elle ne ressentait rien d’ancien. *Le passé est passé*, avait-elle répété à qui voulait l’entendre.

Elle connaissait par cœur les paroles de Ryodan. Peu d’adultes lui avaient enseigné des choses utiles. Bien rangés dans le cerveau de la Mega derrière un sourire espiègle et des allures insouciantes, ces mots avaient toujours été révévés.

La blessure que tu refuses de panser est une plaie qui ne se refermera jamais. Tu te vides de ton sang et tu ne sauras jamais pourquoi. Cela t’affaiblira à un moment critique, alors que tu auras besoin de toutes tes forces.

Ce soir, ses plaies qui ne s’étaient pas refermées lui avaient coûté cher, à lui aussi.

Elle l’avait déjà vu mourir, éviscéré par la Sorcière pourpre. Pourtant, il était revenu d’entre les morts, indemne, comme s’il ne lui était jamais rien arrivé. Elle ne craignait pas que ces brûlures soient *définitivement* mortelles.

Pourtant, quand elle le voyait dans cet état, elle en était malade.

Elle ferma les yeux et revit l'attaque de l'abbaye, le bain de sang et les combats, tant de morts, toutes ces femmes tombées trop jeunes, puis l'inferral incendie, et enfin l'instant où elle avait compris que son esprit s'effondrait.

Shazam.

Ryodan qui sortait en vacillant du brasier, les portant, elle et sa peluche, l'une et l'autre indemnes.

Cette image ramena ses pensées au tatouage, à présent terminé, qu'elle avait à la base du dos, au téléphone portable dans sa poche et à la certitude que Ryodan la retrouverait où qu'elle aille.

Bien entendu, maintenant qu'elle possédait ce qu'elle avait si ardemment désiré, elle n'avait plus aucune raison de poursuivre des objectifs personnels.

Oubliée dans sa main, la barre protéinée avait commencé à fondre et le chocolat coulait, tiède et sucré, entre ses doigts. Elle n'en fit que deux bouchées qu'elle mâcha à peine, se lécha les paumes et mit l'emballage dans sa poche.

Ses poings se serrèrent.

— Ryodan, nous avons un problème. Mac a disparu. Elle a tenté de nous sauver du Balayeur en se servant du *Sinsar Dubh*. Quand elle y a prélevé un sort, le Livre a pris possession d'elle. Je ne trouve pas Barrons et j'ignore si Mac est toujours dans les parages. Tout ce que je sais, c'est que le Livre détruira tout ce qu'il croisera.

Elle marqua une pause avant de déclarer sans émotion :

— La logique veut que je la tue à la première occasion.

Laquelle, techniquement, était déjà passée.

Elle avait pris la lance de Mac avant de défaire ses liens, par mesure de précaution. Elle aurait dû passer à l'attaque dès l'instant où le Livre s'était trahi. Elle était plus rapide et le Livre avait manifestement eu du mal à s'acclimater, descendant de la table avec difficulté et cherchant son équilibre en vacillant. Elle aurait pu le transpercer avec la lance ou le fendre avec son épée pour que le corps qui renfermait le *Sinsar Dubh* se décompose et finisse par mourir.

Le corps de Mac.

Après une longue agonie.

Une longue, interminable, horrible agonie.

Elle qui vivait pour l'adage *Carpe momentum et cætera sequentur*¹, jamais elle n'avait été moins tentée de cueillir l'instant.

Elle savait pourquoi et le dit avec chaleur à l'homme inconscient.

— Parce qu'une amie n'abandonne jamais une amie.
Jamais.

Sur le matelas, le corps frémit mais demeura muet.

Être perdue dans les Miroirs ou être perdue dans le Livre : aux yeux de Jada, les chances d'être secourue étaient les mêmes. Les conséquences, en revanche, pouvaient se révéler catastrophiquement différentes : dans un cas, une fille que l'on ne reverrait plus jamais ; dans l'autre, la destruction et la domination totales de la Terre. En supposant que les trous noirs ne l'aient pas déjà engloutie.

— Lor m'a dit que vous ne saviez pas où j'étais partie, poursuivit-elle. Ce n'était pas votre faute. Ni celle de Mac. Il faut que les gens cessent de se croire responsables de mes actes. Je n'avais pas besoin qu'on vienne à mon secours. Je n'ai jamais eu besoin que personne vienne à mon secours.

Elle avait toujours trouvé le moyen de se sauver elle-même.

Pourtant, elle connaissait intimement la détresse de la solitude, de la faim et du froid, jour après jour, nuit après nuit. De l'espoir qui mourait d'une mort lente.

Mac s'était sacrifiée pour que Jada survive. Si Mac n'avait pas ouvert le *Sinsar Dubh* afin d'y prélever un sortilège pour les sauver toutes les deux, le Balayeur aurait envoyé dans le monde des versions monstrueusement « améliorées » de Mac et de Jada. Cela aurait probablement été aussi dangereux que si l'humanité avait été livrée en pâture au Livre démoniaque. Et qui pouvait dire si l'intervention du Balayeur sur le cerveau de Mac n'aurait pas libéré le *Sinsar Dubh* de toute

1. « Cueille l'instant et le reste suivra. » (*N.d.T*)

façon ? Ce soir, il n'y avait pas eu de choix facile, ni même de bon choix, mais seulement la moins mauvaise solution. Deux femmes détruites, ou une seule.

Pour rien au monde elle ne laisserait Mac attendre les secours en vain.

Alors qu'elle se levait et se tournait vers la porte, Ryodan murmura quelques paroles, mais si faibles qu'elle ne les comprit pas malgré son audition exceptionnelle.

Elle jeta un regard en arrière.

— Vous ne devriez pas essayer de parler. Reposez-vous. Guérissez. Remettez-vous.

Il marmonna de nouveau en s'agitant si violemment qu'il fit tomber plusieurs bandes d'étoffe magique. Quand elle s'approcha du matelas et s'agenouilla pour les replacer, il souffla sur celle qui recouvrait son visage. Avant d'être pris de convulsion, tant l'effort lui avait coûté.

Elle ne tenta pas de le faire taire. Ryodan prenait lui-même ses décisions. Quoi qu'il tente de lui dire, il avait désespérément envie qu'elle l'entende.

Quand il eut retrouvé son calme, elle s'approcha de ses lèvres. Son visage autrefois si beau n'était plus qu'un masque affreusement calciné, ses paupières formaient des cloques, sa bouche n'était qu'une fente à vif.

À cause d'elle. De sa crise de nerfs. De son cœur que le Balayeur trouvait défectueux. Elle avait toujours été très douée pour faire semblant mais cette fois, elle était allée trop loin. Elle avait perdu de vue la ligne rouge entre ce qui est imaginaire et ce qui ne l'est pas. Et cela leur avait coûté cher à tous, elle et ceux qu'elle n'avait jamais pu s'empêcher d'aimer.

Il prononça quelques paroles avec soin puis il sombra dans une inconscience si profonde qu'il ne tremblait même plus. Murmurer une simple phrase avait épuisé toutes ses forces.

Avec douceur, Jada remplaça les bandes d'étoffe enchantées, les yeux brillants, déchirée entre une admiration muette et une furieuse envie de rire.

Nom d'un PC psychotique, Robin, nous avons un MacBook¹ assassin en liberté ! avait-il dit.

— Batman, répondit-elle en espérant que là où il était il ne souffrait pas. Cette fois, c'est *moi* qui porte la cape.

*
**

Elle gravit rapidement les marches qui menaient chez Mac, au troisième étage.

La chambre ne s'y trouvait pas.

Il y avait bien une pièce au même emplacement, mais ce n'était pas celle où Jada était déjà entrée. En son absence, la chambre chaleureuse et désordonnée avait été remplacée par un salon meublé d'un canapé tendu de velours frappé rouge, d'un tapis persan aux couleurs passées, de lampes de cristal et d'un poêle en fonte émaillée où brûlait un bon feu.

Elle retourna sur le palier et leva les yeux, intriguée.

Un peu plus tôt, quand elle était partie pour suivre Mac, il n'y avait rien au-delà du troisième étage à part un plafond ceinturé d'une moulure de plâtre. Maintenant, un escalier vertigineux s'élevait à cet endroit.

Après ses années d'errance dans les Miroirs, Jada s'était accoutumée aux espaces à géométrie variable. *Barrons – Bouquins et Bibelots* abritait au moins un puissant Miroir distordant – un mystère qu'elle explorerait quand elle en aurait le temps. Elle était maladivement, compulsivement intriguée par les secrets des Neuf.

Ayant trouvé la chambre de Mac au cinquième étage, sur le côté gauche du couloir et non plus sur la droite, elle ôta son manteau, se débarrassa de sa chemise et enfila l'une de celles de son amie. Ses vêtements étaient tachés de sang et d'entrailles séchées, couverts des résidus jaunâtres et pestilentiels. La combinaison de ces puanteurs submergeait ses perceptions olfactives et les neutralisait.

1. Jeu de mots intraduisible sur « MacBook » (l'ordinateur portable) et « *Mac Book* », signifiant littéralement le « Livre-Mac ». (*N.d.T.*)

Après s'être essuyé le visage avec une serviette humide, elle nettoya son pantalon et ses bottes.

Puis elle prit la veste de motarde en cuir noir de Mac et entreprit d'y transférer ses nombreuses armes, barres protéinées et sa dernière gousse énergétique. Alors qu'elle fixait l'épée et qu'elle glissait la lance dans un holster à sa cuisse, elle aperçut le bracelet qu'elle avait donné à Mac, sur la table de chevet.

Elle ignorait pourquoi Mac l'avait enlevé mais elle n'avait pas l'intention de le laisser traîner ici. Elle avait pris de grands risques pour l'obtenir. Traversant la pièce à grandes enjambées, elle le passa à son poignet et le remonta sous la manche de sa veste.

Nichée entre les oreillers sur le lit, une peluche calcinée, dont le ventre lacéré laissait échapper un flot de rembourrage, suivait chacun de ses mouvements de ses yeux noirs tout ronds, brillants de reproches.

Je te vois, Shazam.

Elle se reprit brusquement. L'émotion n'apportait que de dangereuses complications. Les plans et les objectifs simplifiaient tout.

Elle remit le rembourrage en place, ferma les yeux de la peluche et l'installa avec douceur sur une étagère haute.

Puis elle pivota sur ses talons, dévala les marches et sortit en coup de vent par la porte de derrière, dans l'aube sinistre de Dublin.

De sa main gauche, celle qui tenait l'épée, elle traça le même signe magique que celui qu'elle avait déjà dessiné pour franchir en sens inverse la tornade protectrice qui entourait *Barrons – Bouquins et Bibelots*. Des veines noires s'allumèrent sous sa peau, vinrent lui lécher les poignets, puis sa main se fit plus froide que la glace. Autrefois, elle avait poignardé un Traqueur avec l'Épée de Lumière et quelque chose avait semblé suinter de son arme et entrer dans ses doigts. Elle avait découvert, Côté Miroirs, que sa main gauche projetait des sorts plus efficaces et plus puissants. Cette main la démangeait et la lançait souvent et parfois, quand Jada se réveillait la nuit, ses doigts étaient

froids et noirs. Shazam avait avoué une préférence pour qu'elle le gratte derrière les oreilles de sa main gauche, affirmant qu'il sentait une différence, mais quand elle lui avait demandé de lui en dire plus, l'animal grincheux et acariâtre avait décoché un sourire façon chat du Cheshire et s'était enfermé dans le mutisme.

Shazam. Le cœur de Jada saignait. Le deuil était une plainte étouffée qui n'avait ni début ni fin, juste un interminable et insupportable milieu.

Prenant une profonde inspiration, elle concentra son attention sur sa ville.

Depuis qu'elle avait quitté l'entrepôt, elle n'avait pas croisé âme qui vive, à l'exception de Ryodan. Elle soupçonnait Barrons d'être parti à la recherche de Mac, et peut-être aussi d'elle-même. Les rues étaient vides, silencieuses, luisantes et grises sous un ciel bas chargé de nuées d'orage. Par une matinée normale – si cela existait encore – elles auraient été grouillantes de monde, mais tous les humains qui avaient vu les faës se rassembler massivement la veille au soir les avaient rejoints et avaient été tués... ou s'étaient terrés quelque part, par crainte de nouvelles razzias mortelles similaires à celle de la nuit d'Halloween.

Alors qu'elle passait devant l'église où elle avait failli mourir gelée, elle observa le trou noir qui planait au-dessus des ruines. Elle tenta d'estimer sa taille et sa circonférence. Il avait grandi d'environ un tiers et était à présent entouré d'un léger halo de distorsion. Mac lui avait dit avoir entendu de la musique qui sortait des trous noirs mais malgré son audition hors norme, Jada ne distinguait pas la moindre vibration.

Elle dressa mentalement la liste des urgences à traiter : des trous noirs dévoraient le monde, le Chant-qui-forme était perdu, près de la moitié des *sidhe-seers* étaient blessées ou mortes, une nouvelle attaque de l'abbaye restait imminente tant que Cruce ne serait pas libéré ou détruit, le roi *unseelie* et l'ancienne souveraine étaient absents et Mac était possédée par le *Sinsar Dubh*.

Grand jour pour Dublin ! Pas le temps d'imprimer un journal.

Elle s'avisa que si elle trouvait le moyen de maîtriser Mac/le *Sinsar Dubh*, ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée d'ouvrir le Livre. Si personne ne mettait rapidement au point une solution pour reprendre les trous noirs, ou au moins pour les empêcher de s'agrandir, l'espèce humaine n'aurait aucun avenir. Rédigé par le roi *unseelie*, le *Sinsar Dubh* était censé contenir des informations sur le légendaire Chant-qui-forme. Elle avait longuement réfléchi à cette rumeur mais n'était pas certaine d'y croire car selon tous les mythes qu'elle avait découverts sur l'histoire de la royauté faëe, en comptant les nombreux récits non écrits qu'elle avait recueillis Côté Miroirs, jamais le souverain n'avait réussi à le recréer. Par conséquent, comment son Livre pouvait-il contenir des informations à ce sujet ? Bien sûr, il s'y trouvait peut-être des indices. Des fragments et des extraits que le roi avait rassemblés, qui donnaient des indications sur la véritable nature du chant et qui, avec l'aide de Dancer, pourraient être analysés et améliorés... À propos de ce dernier, elle devait lui faire savoir que Mac était délirante et meurtrière. Elle se demanda s'il continuait de relever leur boîte aux lettres secrète du bureau de poste de la rue O'Connell. Elle se promit d'y laisser un message pour lui, à supposer qu'elle ne le rencontre pas avant. Dancer possédait un don surnaturel pour apparaître chaque fois qu'elle pensait très fort à lui.

Elle bascula dans le sillage et disparut. Dans cette dimension supérieure, le monde défilait sans friction. Les bâtiments, les gens et leur confusion émotionnelle, tout s'effaçait derrière un magnifique tunnel étoilé. Si elle avait pu se nourrir assez pour maintenir son métabolisme à ce niveau, elle aurait vécu dans le sillage et n'en serait jamais sortie, protégeant le monde, invisible et intouchable telle une super-héroïne.

Elle était presque arrivée *Chez Chester* quand elle se heurta contre un mur de brique qu'elle n'avait pas perçu – en d'autres termes : l'un des Neuf – et tomba par terre.

L'odeur vint avant l'image : Jéricho Barrons. Jada rebondit contre son torse et vola dans les airs. Avec ses réflexes, si vifs qu'il pouvait l'arrêter même quand elle était lancée en

mode arrêt sur image, il la prit par le bras, l'empêchant de filer comme une fusée à travers la rue.

— Dani, dit-il.

Rejetant la tête en arrière, elle leva les yeux vers deux iris aussi noirs que la nuit et un visage à la beauté sauvage. Tout son corps se hérissa, comme soudain chargé d'électricité. Jéricho Barrons irradiait la même énergie brute que Ryodan. Autrefois, elle avait été follement amoureuse de lui... avant de découvrir que Mac et lui étaient liés comme la terre et le ciel, le jour et la nuit, le feu et la glace. Sur certains des mondes qu'elle avait traversés dans les Miroirs, elle avait recueilli des bribes de légendes concernant les Neuf, des chants et des récits sur les neufs impitoyables guerriers aux appétits féroces, mais rien sur un mythe original. Impossibles à tuer, impossibles à arrêter, impossibles à briser. Elle rêvait d'être aussi « impossible » qu'eux. Quel qu'en soit le prix. Elle retira sa main comme si elle s'était brûlée et se lissa les cheveux d'un geste machinal.

— Jada, rectifia-t-elle.

— As-tu vu Mac ? demanda-t-il.

Droit au but. C'était tout Barrons ! Elle aimait cela et répondit sur le même registre.

— Elle est possédée par le *Sinsar Dubh*.

Barrons se figea. Dans cet état d'immobilité absolue, il se fondait presque dans la grisaille du petit matin. Alors qu'elle le croyait parti, elle entendit sa voix désincarnée :

— Voilà pourquoi je ne sens plus sa présence...

Puis il réapparut comme s'il jaillissait du mur de brique qui se trouvait derrière lui. Quand il le voulait, il pouvait être un véritable caméléon.

— Tu en es certaine ?

Il avait dit cela avec tant de douceur qu'elle fut parcourue d'un frisson. Elle savait ce que signifiait la tendresse chez cet homme dur, implacable. Cela voulait dire que l'intégralité de son énergie venait d'être rassemblée et fondue dans le cœur d'un missile nucléaire armé et dirigé vers sa cible, et qu'il ne dépenserait pas plus d'énergie que nécessaire en vaines discussions.

— Oui, répondit-elle.

Les pupilles de Barrons s'assombrirent et des ombres inquiétantes dansèrent dans ses iris tandis qu'un muscle tressaillait au niveau de sa mâchoire.

— Quel degré de certitude ?

— Absolu.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il dans un souffle.

Elle resserra sa queue de cheval en la remontant sur son crâne. Ses cheveux bouclaient de nouveau, du moins ils essayaient, ce qu'elle détestait. Cela lui donnait l'impression d'être comme Dani : incontrôlable.

À l'abbaye, on ignorait encore que le *Sinsar Dubh* rôdait de nouveau dans Dublin. Il fallait de toute urgence fortifier les ruines de la forteresse avant la prochaine attaque, qu'elle soit lancée par les partisans de Cruce ou par Mac elle-même.

— Il faut aller à l'abbaye, Barrons. Nous pourrons parler en chemin.

Il sortit son mobile, sélectionna un contact et approcha l'appareil de son oreille.

— Sentez-vous la présence du *Sinsar Dubh* ? demanda-t-il.

Jada distingua une voix féminine affolée, parfaitement audible depuis le portable. Elle connaissait cette voix. Dans ses cauchemars, elle l'entendait encore pleurer, supplier, hurler. Dans un frisson, elle sortit une barre protéinée et l'engloutit.

— Barrons ? dit la femme. J'ai essayé de vous joindre ! Je l'ai sentie il y a environ une heure. Ici, dans Dublin. Que se passe-t-il ? Vous avez dit qu'il était enfermé. Comment est-il sorti ?

— Où est-il, maintenant ?

— Il est parti vers le nord, dans la campagne, puis je l'ai perdu. Où êtes-vous ? Où est Mac ? Je vous accompagne !

— Pas question. Allez retrouver vos parents et restez auprès d'eux jusqu'à ce que je vous donne des nouvelles.

— Mais M... Maman et Papa ne savent p... pas que je suis vivante ! bégaya Alina Lane.

— Réglez cela. Si vous sentez le *Sinsar Dubh* approcher, emmenez Jack et Rainey *Chez Chester* et appelez-moi. Si vous ne pouvez pas y aller, cachez-vous où vous pouvez.

— Que se passe-t-il ? s'écria Alina. J'ai le droit de...

— Faites ce que je vous dis.

Puis il coupa la connexion.

En suivant leur échange, abasourdie, Jada venait de comprendre que la femme qui, d'après Mac, se promenait dans Dublin en se faisant passer pour sa sœur figurait parmi les contacts du portable de Barrons. Si ce dernier semblait la considérer comme la véritable Alina – laquelle, tout comme Mac, percevait la présence du *Sinsar Dubh* – il n'avait manifestement pas une confiance absolue en elle. Ou alors, il ne voulait pas avoir à se préoccuper d'un nouveau problème potentiel.

— Mac se dirige vers l'abbaye, résuma-t-il.

Jada chassa ses réflexions sur Alina, elle y reviendrait plus tard. Il s'y mêlait trop d'émotions pour qu'elle s'y penche maintenant. Elle les rangea dans la boîte où elle stockait déjà beaucoup d'autres choses qu'elle trierait... un jour.

Le temps qu'ils parviennent *Chez Chester* et sautent dans un grand Humvee militaire noir cuirassé, elle avait retrouvé son habituelle efficacité malgré les chocs qu'elle venait d'encaisser et les blessures qui n'avaient pas encore cicatrisé.

Le passé était passé. Faire le ménage dans son paysage intérieur était un luxe réservé aux gens en sécurité.

Et la sécurité, c'était un privilège qu'elle n'avait jamais connu.

6

« *Don't you know there's fire in the hole* »

MAC

Au prix d'un effort de volonté, je fais taire mon hurlement.

Le silence est absolu.

Je n'ai aucun point de repère.

Non, pas tout à fait. Je dérive dans l'espace, à l'aveugle, sans radio. Même si ma première impression était d'être enfermée dans une boîte minuscule et que je sais qu'il y a des murs quelque part, j'ai la sensation de flotter, sans la moindre friction, dans une immensité obscure.

Je ne suis consciente de rien du tout, sinon du fait que je ne suis consciente de rien du tout.

C'est à la limite de la démente.

Contrairement à ce qu'affirmait Jean-Paul Sartre, l'enfer, ce ne sont pas les autres. C'est d'être enfermé avec ses seules pensées dans un lieu sombre et silencieux jusqu'à la fin des temps.

La terreur commence à sourdre en moi... quoi que je sois devenue.

Une conscience désincarnée ?

Ai-je encore une existence ? Suis-je morte ? Est-ce cela, être mort ? Comment le savoir ?